

commençait à croire que l'honneur de son père était menacé aussi et qu'il pouvait recevoir une souillure.

Allait-elle donc accuser sa mère, sa mère qu'elle adorait, respectait, vénérât et dont elle connaissait les hautes vertus ?

Le doute est un poison qui porte ses ravages dans le cœur et l'esprit ; il suggérât cette pensée à Maximilienne que sa mère pouvait ne pas être sans reproche. Il est vrai qu'elle repoussait aussitôt cette mauvaise pensée avec fureur, au milieu d'un redoublement de sanglots ; mais l'horrible idée, revenant sans cesse, s'incrétait plus profondément.

— Mais c'est épouvantable cela, c'est monstrueux ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Si les paroles de la dame patronesse avaient produit si vite et si facilement un si déplorable effet, c'est que, depuis quelques jours, Maximilienne avait déjà une pensée qui la poursuivait constamment et qui avait violemment surexcité sa jeune et ardente imagination.

Devant elle, dans un moment d'égarement, sa mère avait prononcé ces mots : " Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, pardonnez-moi ! " Sur le moment, Maximilienne n'avait pas fait beaucoup attention à ces paroles incompréhensibles pour elle ; mais son oreille les avait recueillies, et un peu plus tard elle les retrouva dans sa mémoire gravées en lettres de feu.

Alors elle se demanda : " Qu'a donc voulu dire ma mère ? De quoi demandait-elle pardon à Dieu ? " Et comme elle ne trouvait pas, elle continuait à chercher.

C'est dans cette déplorable situation d'esprit qu'elle avait reçu la visiteuse.

Certes, si Maximilienne n'avait pas été frappée par les paroles de sa mère, il est certain qu'elle aurait eu, vis-à-vis de la dame patronesse, une attitude toute différente. Son indignation eût éclaté et elle n'aurait pas eu la patience de l'écouter jusqu'à la fin. Malheureusement chacune des paroles de la comtesse avait eu dans son cœur un écho douloureux, et à mesure qu'elle parlait, la liaison s'établissait entre ce qu'elle lui disait et les mots si fatalement échappés à sa mère.

Voilà pourquoi Maximilienne croyait au danger qui pouvait détruire le bonheur de la famille et porter atteinte, en même temps, à l'honneur du nom de Coulange.

Enfin, après l'avoir vainement cherchée, elle avait l'explication de ces mots : " Seigneur, pardonnez-moi ! "

Et, malgré son cœur et ses sentiments qui résistaient, le doute qui s'était emparé de la malheureuse enfant devenait injurieux à l'égard de sa mère. Aussi avait-elle raison de s'écrier dans son désespoir : " C'est épouvantable, c'est monstrueux ! "

Maintenant quel parti prendre ? Quand il dépendait d'elle de prévenir le danger, quand elle n'avait qu'un mot à dire pour que le bonheur des siens ne fût point troublé, pouvait-elle laisser s'accomplir l'œuvre des méchants ? Non. Ce qu'elle devait faire, on le lui avait dit : à tout prix elle devait empêcher l'orage d'éclater. Pour la tranquillité de tous ceux qu'elle aimait, pour sauver sa mère, peut-être, il fallait suivre le conseil qu'on venait de lui donner : déclarer à son père qu'elle voulait épouser immédiatement le comte de Montgarin. Après tout, le comte lui plaisait, il était son fiancé ; ce n'était pas un sacrifice qu'on exigeait d'elle.

— Oui, se disait-elle, puisqu'il le faut, nous serons mariés dans un mois. Eugène seul pourrait s'opposer... mais il m'aime, et quand je lui aurai dit : " Je veux, " il laissera faire.

Cependant, et bien qu'elle eût pris une décision, elle était toujours en proie à une grande agitation et sous le coup de la terreur qui l'avait saisie.

Il y avait plus d'une heure que la comtesse Protowska s'était retirée et la pauvre Maximilienne continuait à pleurer et à sangloter. Elle était si abîmée dans ses pensées et sa douleur qu'elle n'entendait point qu'on frappât discrètement à la porte de sa chambre.

Ce n'est qu'au bout d'un instant et quand on se décida à frapper avec plus de force, que le bruit arriva à ses oreilles.

Tout en refoulant ses sanglots, elle essuya vivement ses yeux et ses joues qui étaient inondés de larmes. Ensuite elle se dressa sur ses jambes, fit quelques pas vers la porte et, d'une voix encore oppressée, elle demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Vous embrasser, lui répondit-on.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant la voix de son institutrice.

— Louise, c'est ma bonne Louise ! s'écria-t-elle.

Elle bondit vers la porte, qu'elle ouvrit d'une main fébrile.

Gabrielle Liénard entra dans la chambre en ouvrant ses bras.

— Ma chère Maximilienne ! prononça-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

La jeune fille se jeta à son cou.

— C'est toi, c'est toi ! dit-elle d'une voix qui venait du cœur, quelle agréable surprise !

— C'est aujourd'hui seulement, à onze heures, qu'une personne de

Coulange m'a appris l'épouvantable malheur de l'rameries. Aussitôt, je me suis fait conduire à la gare de Nogent et me voilà. J'arrive à l'instant. Un domestique m'a dit : " Madame la marquise est sortie, mais mademoiselle est dans sa chambre. " Vous pensez bien, ma chérie, que je n'ai pas songé à m'asseoir ; j'avais hâte de vous voir et de vous embrasser.

— Ma bonne Louise, ma bonne Louise ! murmura la jeune fille.

— Voyons, Maximilienne, après ce qui s'est passé, pourquoi ne m'a-t-on pas écrit tout de suite ?

— C'est maman qui n'a pas voulu.

— Pourquoi ?

— " Je sais combien madame Louise est impressionnable, a-t-elle dit, ce serait lui causer une violente émotion, qui pourrait la rendre malade. "

— Ah ! oui, je comprends qu'elle a été sa pensée. Votre mère avait raison, Maximilienne ; en effet, l'émotion a été forte, et je ne serai complètement rassurée que quand j'aurai vu monsieur le marquis.

En parlant elle s'était un peu éloignée de la jeune fille. Celle-ci ayant fait un mouvement, son visage se trouva subitement en pleine lumière. Aussitôt sa pâleur, la douloureuse expression de son regard et ses traits contractés frappèrent Gabrielle.

— Mais qu'avez-vous donc, Maximilienne ? s'écria-t-elle. Tout à l'heure vous pleuriez, la douleur et la désolation sont peintes sur votre visage.

Que se passe-t-il donc ici ?

Maximilienne ne put retenir un sanglot qui s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! on ne m'a pas dit la vérité, exclama Gabrielle éperdue ; il y a ici un, peut-être deux blessés en danger de mort !

— Non, non, Louise, rassure-toi, répliqua vivement la jeune fille, mon père et mon frère n'ont pas été blessés, et ils sont revenus à Paris en bonne santé ; du reste tu les verras ce soir.

Gabrielle poussa un long soupir.

— Je vous crois, Maximilienne, je vous crois, dit-elle ; mais, hélas ! vous ne me rassurez point complètement. Maximilienne, votre douleur, vos larmes ont une cause ; je vous en supplie, dites-moi d'où vous vient ce grand chagrin.

— Ne m'interroge pas, ma bonne Louise, c'est inutile, je ne peux pas te répondre.

Gabrielle plongea son regard dans les yeux de Maximilienne comme si elle eût voulu lire dans sa pensée et dans son cœur.

— Ainsi, reprit-elle après un court silence, votre mère ignore que vous souffrez, puisque vous vous enfermez dans votre chambre pour cacher vos larmes ! Ah ! Maximilienne, mon enfant, quelque chose me dit que j'ai bien fait de quitter Coulange pour venir à Paris !

La porte de la chambre était restée entr'ouverte. Gabrielle s'en aperçut. Elle alla la fermer. Puis, revenant près de la jeune fille, elle lui prit la main et l'entraîna doucement près d'un fauteuil sur lequel elle s'assit ; ensuite, un de ses bras entoura la taille de Maximilienne et elle l'attira sur ses genoux.

— Maximilienne, dit-elle d'une voix câline, vous rappelez-vous ? C'est ainsi que je vous tenais toujours quand je vous ai appris à lire. Quand un mot difficile se présentait, je vous donnais un baiser, comme celui que je mets en ce moment sur votre joue, et tout de suite, sans effort, vous prononciez le mot. J'aime à me rappeler ce temps-là. Les baisers que je vous donnais, je ne les comptais pas. C'est avec des caresses que j'ai fait votre éducation. Que de fois vous avez dit : " J'aime ma Louise autant que maman ; il me semble que j'ai deux mères ! " Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire. Vous souvenez-vous de cela, ma chérie ?

— Oui, je me souviens.

— Quand vous disiez cela, vous sentiez combien ma tendresse pour vous était grande.

— Ah ! vous m'aimiez bien, Louise !

— Et je vous aime toujours autant, plus peut-être. Quand vous étiez petite, Maximilienne, vous n'aviez rien de caché pour moi, je connaissais toutes vos pensées. Si vous aviez un petit chagrin d'enfant, vous accouriez dans mes bras, et c'est en vous embrassant que j'y séchais vos larmes. Maximilienne, vous êtes sur mes genoux, dans mes bras, comme autrefois laissez-moi pour un instant redevenir votre institutrice, votre seconde mère, et comme autrefois ne me cachez rien, dites-moi tout.

— Non, non, c'est impossible ! Louise, n'insistez pas, je vous en prie, je ne dois rien vous dire.

— Mais c'est donc bien sérieux, bien grave ?

— Oui, Louise, c'est grave !

Gabrielle regarda la jeune fille avec compassion. Au bout d'un instant, elle reprit :

— Je reviens toujours au passé, Maximilienne ; quand vous étiez petite, il y a des choses que vous ne disiez pas à votre mère et que vous me disiez, à moi. Mon Dieu, j'ai été jeune comme vous et je me souviens que souvent j'ai caché à ma mère certains petits secrets que j'étais heureuse de confier à une amie. Eh bien, Maximilienne,